

## II. HOMMAGES

---

### GILLES GASTON GRANGER (1920-2016)

Gilles Gaston Granger aimait à se considérer comme un « fonctionnaire de la raison ». La conception qu'il avait de sa tâche n'était pas celle qui consiste à prendre des postures de métaphysicien à la Leibniz, cherchant à fonder le monde en raison, ni même celle d'un défenseur des Lumières. C'était celle d'un travailleur modeste mais ferme sur les principes, attaché à comprendre comment la raison peut se décliner sous de multiples formes, dans toutes les disciplines du savoir, et au travers des nombreuses figures qu'elle peut revêtir dans l'histoire. Pourtant, ce fils de charpentier, normalien, agrégé, formé aux mathématiques, élève de Cavaillès et de Bachelard, fut, dans sa génération, l'un des rares penseurs français à avoir incarné un rationalisme sans compromis : au moment où il écrivait ses principaux ouvrages, *Pensée formelle et sciences de l'homme* (1960) et *Essai d'une philosophie du style* (1968), l'épistémologie française bruissait de structures, d'*épistémata*, de paradigmes incommensurables, et le relativisme historiciste faisait rage. On ne pouvait parler d'épistémologie sans qu'elle fût « historique » et sujette aux « coupures ». L'épistémologie, telle que l'entendait Granger, était certes historique : une théorie de la science et une philosophie de la connaissance qui n'auraient pas fait le détour par l'histoire des sciences étaient pour lui inconcevables. Il n'eut jamais de grande sympathie pour les reconstructions rationnelles de la logique de la science à la manière d'un Carnap ou d'un Reichenbach, même s'il les connaissait très bien, à la différence de nombre de ses contemporains qui n'avaient que mépris pour le Cercle de Vienne. Mais il ne concevait pas que l'épistémologie fût seulement historique et il n'aimait pas ce que son contemporain Desanti appelait la « philosophie silencieuse », celle qui colle à la science sans chercher à poser de questions intrinsèquement philosophiques. Il donna à sa propre entreprise le nom d'« épistémologie comparative ». Celle-ci reposait sur trois grandes thématiques, étroitement liées, que Granger a progressivement affinées, de ses deux thèses sur *La Méthodologie économique* et *La Mathématique sociale du Marquis de Condorcet* (1955) à ses derniers écrits sur *Formes, opérations, objets* (1997).

La première définit son domaine d'enquête et sa question principale : peut-il y avoir une connaissance scientifique des faits humains ? Cette interrogation, Granger l'a formulée dès son mémoire d'études supérieures qui portait sur la théorie de la science chez Aristote, et il l'a retrouvée dans son grand livre sur le Stagiritte : le

domaine de la pratique, de la *poiésis*, qui est par définition celui de l'individuel, où l'on soigne Callias en particulier et non pas l'homme en général, peut-il se prêter à une connaissance scientifique ? La réponse de Granger fut toujours positive, contrairement à celle des philosophes de la tradition phénoménologique et herméneutique, qui tiennent absolument à distinguer les *Geisteswissenschaften* et les *Naturwissenschaften*, et contrairement aussi à toute la tradition du spiritualisme et du vitalisme français, qui, de Maine de Biran à Merleau-Ponty en passant par Bergson, tient le vécu pour irréductible au concept. Mais, à la différence des positivistes, Granger ne pensait pas non plus que l'on pût soumettre les faits humains à des lois strictes. Très vite, en s'intéressant de très près à des sciences comme l'économie et la linguistique, il voulut comprendre comment elles s'appuyaient sur des modèles plutôt que sur des lois, en quoi leur manière de penser était plus sémantique et pragmatique que syntaxique, et s'attachait davantage aux modalités du possible et du probable qu'à celle du nécessaire, pour reprendre des distinctions qu'il a souvent commentées et articulées.

La deuxième thématique qui court comme un fil rouge à travers toute son œuvre est, elle aussi, aristotélicienne : comment appliquer des formes à des contenus et à des objets ? En particulier, comment appliquer les formes mathématiques et logiques à des contenus possibles, et, plus spécifiquement, dans les sciences de l'homme ? Granger a toujours simultanément refusé la conception platonicienne des formes comme abstraites et la conception positiviste, héritée du *Tractatus* de Wittgenstein, selon laquelle la forme, et tout particulièrement la forme logique, serait nécessairement vide et dénuée de contenu informatif, comme le sont les tautologies. Il y a bien, selon lui, un degré zéro du formel, qui s'incarne dans la logique propositionnelle où, pour reprendre les termes de Gonsseth, l'objet est « quelconque », mais dès qu'on fait intervenir, avec la logique du premier ordre et la quantification, des individus, des propriétés et des relations, les formes se lient à des objets possibles et à des objets virtuels, et elles constituent des mondes. Que l'infini soit introduit, et les contenus logiques rejoignent ceux des mathématiques. L'un des grands *leitmotivs* de toute l'œuvre de Granger est qu'il y a une *pensée formelle*, qui véhicule le sens en s'appliquant à des objets variés de toutes sortes de domaines et non plus à des objets « quelconques ». Les formes logiques et mathématiques ne sont donc pas des idées au sens platonicien : elles sont associées à des opérations qui définissent des modes de preuve. Comme on l'a souvent dit, Granger est bien, pour reprendre la fameuse distinction de Cavailles, un philosophe du concept et non un philosophe de la conscience. Mais, à la différence de Kant et des intuitionnistes, il ne conçoit pas les mathématiques comme une science qui n'opérerait que par construction de concepts dans l'intuition. Les concepts sont indissociablement objets *et* opérations, ce qui implique qu'on les traite comme des modes d'action. C'est, je crois, l'une des raisons pour lesquelles il fit tant pour introduire en France la philosophie pragmatiste de Peirce qui avait, avant lui, articulé, dans sa philosophie des mathématiques, des distinctions de ce type (notamment entre le *théorématique* et le *corollariel*), ou encore enrichi la logique par une approche sémantique et sémiotique où figuraient en bonne place, à côté des symboles, icônes et indexicaux, ces formes de l'illocutoire et de l'ancrage, si chères aussi au philosophe de Jouques.

Ce souci d'application des formes se manifeste non seulement en mathématiques et dans les sciences sociales et humaines, mais aussi en philosophie. Toute son œuvre durant, Granger n'a cessé de réfléchir, en même temps qu'à celui de la science, au statut de la philosophie. Il a toujours refusé de ne voir en celle-ci qu'une

servante des sciences comme de l'ériger en reine des sciences. Avec la même constance, il a rejeté les différentes versions du romantisme et de l'irrationalisme contemporains qui font de la philosophie une bonne à tout faire ou une catin, comme chez tous ces auteurs à qui elle sert de faire-valoir. Dans l'un des livres qu'il a produits dans la courte mais très féconde période où il fut professeur au Collège de France, *Pour la connaissance philosophique* (1988), il s'efforce de donner à la philosophie le statut d'une discipline capable de produire des connaissances, sans produire pourtant des vérités. Il y a là un profond paradoxe : comment une discipline qui prétend atteindre la connaissance peut-elle ne pas atteindre la vérité ? Il n'est pas sûr que Granger ait résolu ce paradoxe. Mais à sa décharge, il n'était pas le seul.

De quelle nature, finalement, est le rationalisme de Granger ? Ce n'est pas un rationalisme leibnizien, qui reposerait sur une métaphysique dogmatique. Encore moins une forme de nécessitarisme à la Spinoza, car bien qu'il ait décelé chez son professeur Cavaillès cette tendance, Granger ne pouvait concevoir l'action humaine comme le déploiement d'une nécessité. On peut toujours choisir, ce qui fut le cas et de Jean et de « Gilles », – ou ne pas choisir – d'être un résistant. Ce n'est pas non plus, bien qu'il y ait nombre d'échos kantien dans son œuvre, un projet transcendantal renouvelé, même si, dans un essai, il suggère la reprise possible d'un tel projet pour la science moderne. Ce n'est pas, comme chez Bachelard, un rationalisme appliqué à différents domaines. Peut-être faudrait-il plutôt dire, si ce terme n'était pas de nos jours la couverture de tant de marchandises douteuses, un rationalisme *pragmatiste* : car la raison, pour Granger, ne s'incarne pas seulement dans des principes immuables ; elle est, comme il le martèle, style et travail, ce qui implique que ses formes (mais non pas ses principes les plus profonds) évoluent. C'est à tout le moins un rationalisme pragmatique, au sens que donnait Aristote au terme « poïétique », renvoyant à un faire, à un travail, à un style, dont Granger voyait l'actualisation à la fois idiosyncrasique et générale dans toute œuvre de connaissance, ainsi qu'il le montre dans ce superbe chapitre de la *Philosophie du style* où le style de Descartes en mathématiques se voit comparé à celui de Desargues. Ce thème se lie de manière intime à celui de l'action, que Wittgenstein, à l'instar de Peirce, plaçait à l'origine de la connaissance, mais sans jamais accepter que la connaissance pût se réduire à l'action et au faire. La visée de l'idéal restait à l'horizon, et Gilles Gaston Granger lui fut toujours fidèle.

Pr Claudine TIERCELIN, 26 mars 2017